

« Petits poèmes animaux »

Paul-Marie Lapointe and Gilles Lapointe

Volume 48, Number 1, 2012

Paul-Marie Lapointe et Claude Gauvreau. Inédits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012894ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012894ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lapointe, P.-M. & Lapointe, G. (2012). « Petits poèmes animaux ». *Études françaises*, 48(1), 21–45. <https://doi.org/10.7202/1012894ar>

# « Petits poèmes animaux »

PAUL-MARIE LAPOINTE

## Présentation

Les poèmes de Paul-Marie Lapointe que nous présentons proviennent d'un fonds privé appartenant à la succession de l'écrivain et ont été généreusement offerts pour publication à la revue *Études françaises* par madame Gisèle Verreault-Lapointe, à qui nous tenons à exprimer ici nos plus vifs remerciements. La boîte d'archive dans laquelle ils sont conservés réunit différents projets d'écriture du poète encore mal identifiés, l'ensemble des documents qui y sont regroupés n'ayant pas fait l'objet, au moment où je les ai consultés, en septembre et novembre 2011, d'un inventaire systématique. Divers textes, sous forme manuscrite et dactylographiée, appartenant à des époques différentes, s'y trouvent ainsi consignés. Ont été déposés dans cette boîte, selon les renseignements fournis par madame Verreault-Lapointe, les projets d'écriture (dont certains anciens et inachevés, d'autres « actifs » jusqu'à son décès) que Paul-Marie Lapointe avait choisi de garder auprès de lui après le legs important de ses archives à la Bibliothèque nationale du Québec. Les poèmes que nous publions ici sous le titre « Petits poèmes animaux », formés d'une suite de feuilles volantes non numérotées, sont regroupés dans un dossier bleu qui ne porte aucune mention particulière. Les collages du jeune Frédéric Lapointe, qui sont à la source de certains de ces poèmes, de même que des similitudes formelles entre ces textes, incitent à penser qu'ils ont tous été écrits à la même époque, soit durant les années 1975-1976<sup>1</sup>. L'ordre de leur présentation

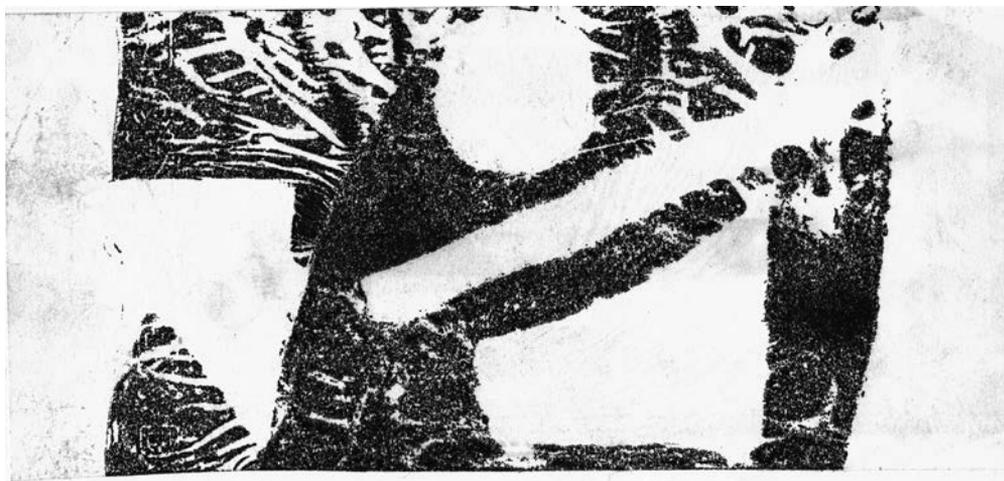
1. Le poème de Paul-Marie Lapointe qui a pour premier vers « le jour commence toujours de la même façon avec l'apparition des collines » (voir *infra*, p. 30) est dactylographié au verso d'une lettre de Katharine A. Benzekri datée du 25 juillet 1975.

respecte celui dans lequel ils ont été retrouvés. Plusieurs questions subsistent par ailleurs, notamment quant au titre lui-même, « Petits poèmes animaux », écrit de la main de Paul-Marie Lapointe, qui figure entre guillemets sur la boîte d'archive. Doit-il être considéré comme celui que le poète voulait attribuer à cette suite de poèmes, ou agit-il plutôt simplement comme indice mémoriel ? S'il est indéniable que ces poèmes, réunis par ce titre, formaient aux yeux de l'écrivain un ensemble, il reste toutefois difficile aujourd'hui d'établir avec exactitude leur ordonnancement ou les circonstances de leur rédaction.

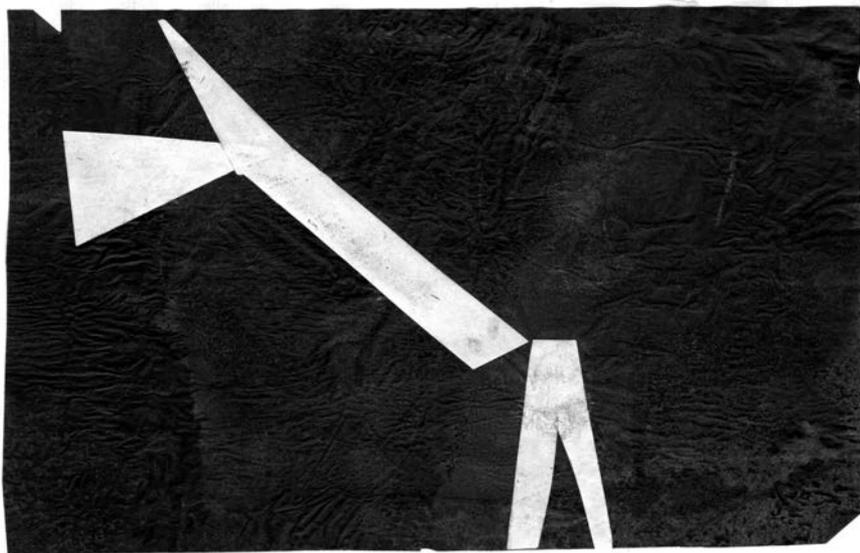
GILLES LAPOINTE

requin sous la mer  
tu n'es rien car  
grâce au soleil  
je te vois

L'original porte en lui ses bois  
ses forêts sa lune  
pour peupler la nuit  
pour calmer sa faim l'angoisse  
qui fige le sang  
l'eau noire de l'hiver



l'original porte en lui ses bois  
ses ferêts sa lune  
pour peupler la nuit  
pour calmer sa faim l'angeisse  
qui fige le sang  
l'eau noire de l'hiver



---

que faire,  
se dit la girafe,  
quand on est  
la seule girafe  
à deux pattes  
sous le soleil?

que faire,  
se dit la girafe,  
quand on est  
la seule girafe  
à deux pattes  
sous le soleil?

désir désir  
effeuille-toi serpent  
où que tu sois  
auteur de mes doigts  
mer nuage miroir ?

des animaux dans la plaine  
hippopotame grand singe et  
le V de la chauve-souris  
surgie du petit carré de la nuit

la terre à crevasses  
à peau d'hippopotame sec  
la terre gercée  
la terre sèche  
la terre d'ombre déchirée  
qui est là-dessous

le jour commence toujours de la même façon avec l'apparition des  
collines trouant la brume comme des soleils levants... des  
chiens  
aboient dans le silence où les grillons grillent déjà.  
quelle simplicité la vie! Rien n'importe sinon d'assurer la  
survie;  
bouffe et tout puisque là les motifs s'imposent.  
audacieux pèlerinage dans les grottes inférieures où les  
saintes se  
sont abandonnées au doux agneau, douces toisons, douces  
toisons où  
s'agitent les jolies, doigts caressants de toutes.  
— je peins des cou[c]hants touchants,  
pour les madames d'ouestmont  
quand elles regardent par les fenêtres  
à leur pied  
le monde

les animaux sont dans la plaine  
hippopotames grands singes et  
d'une chauve-souris  
le V  
qui serait surgie d'un petit carreau de nuit dans le ciel

la terre crevassée comme une peau d'hippopotame  
la terre fendillée comme une lèvre  
la terre aux nervures de ver et de sécheresse  
la terre d'ombre déchirée  
qui est là-dessous

Aube

vaporeuses  
les collines de fruits de vapeur  
avancent à peine  
dans l'aube

abandonnant dans l'espace oublié de la nuit  
l'oubli d'elles-mêmes

AUBE

vaporeuses  
les collines de fruits  
bougent à peine  
dans l'aube  
dans l'oubli d'elles-mêmes

MATIN

vaporeuses  
les collines de fruits  
avancent peu à peu  
dans l'aube  
dans l'oubli d'elles-mêmes

léda nocturne  
oiselle aux volutes fantômes  
si le vent  
le mouvement de la mer  
épouse l'étoffe dont  
le rêve se revêt

tout le jour courir  
sur une patte ou deux  
ou quatre  
arc ou ballon  
chemin de fer  
quel été nous avons  
quel piano pour jeu

tombée d'un ciel de granit  
et de pluie,  
la giration des astres  
à la façon de l'escargot  
cheminant chez les hommes

immobile l'eau révèle que,  
la masse de roc et de terre  
à la plaine arrachée, un lac  
y prend place, dont le lit  
au profil de la montagne  
correspond, le volume opaque  
n'étant qu'illusion de l'eau,  
matrice exacte d'une forme  
à la très aérienne présence

très lourde nuit rabougrie  
pied d'éléphant menaçant le fruit  
si ne la dévorait bientôt  
sa substance même  
étoiles  
miroitements d'astres sur l'étang  
villes allumées

de sorte que l'aube soudain  
s'offre aux lèvres

le vent dans le vert imagine la mer  
férocity des lames  
fruits noirs tombés de l'ombre  
et les corps levés soudain

rien n'empêchera  
la venue de mai

UN JOUR UN AUTRE

à dévorer: lourde  
la poutre dans l'œil de la lune  
(en conséquence et vue d'ici une paille)  
par le requin quadrupède  
et l'éléphant carnassier  
par l'ours solaire  
le pointilleux alligator

mais déjà se corrode la nuit  
où régnaient les fantômes  
figurations diverses du cauchemar géomètre

ronge-moi aube de rouille  
acide matinal  
qui rend au blanc l'image  
et la chair  
à la poussière originelle

sorciers de l'île. à travers champs des paumes de peau tenant  
une dague. où  
est le diable? alors  
par les blessures mortelles du spectre, loup-garou se  
consumant dans  
la pierre, feu follet qui ferait l'ange déchu parmi les ailes,  
apparaissent les trouées dans les corps  
coulées de lave dans l'iceberg, explosions solaires, abysses de  
la soif,  
archipels de cendre et de tisons

par où pénètre le soleil  
en l'abri vulnérable?  
par la faiblesse de l'œil  
la bouche rieuse

mise au monde  
cela surgit avec un cri  
dans le sang la vie  
(dans l'eau de naître  
poisson en terre  
déjà faut-il mourir?)

par où pénètre le soleil?  
avec lui la ville l'espèce  
les armures de la neige  
la poussière et les chaînes

dans les parois de l'âme  
se brisent les glaces  
«qui est la plus belle?  
chère âme  
princesse éclatée?»

linéaire l'eau frêle  
qui porte les continents la pierre  
et l'Éternité bouche obscure

un friselis de l'espace solaire  
où les points d'ombre dans le désert  
bercent leurs palmes

(à peine posés là oasis  
d'où contempler la déchirure terrestre)

soulèvement minutieux de l'onde  
entre les corps  
ce qui lie la jonque et la mère  
et les arrache l'une de l'autre

cri blanc

midi soir et matin

la plus haute tour  
se penche tant  
qu'elle invente trois fois l'horizon

l'eau de l'amante est une estampe de pluie qui  
     me ronge le sang  
 coque fragile ainsi que la pierre d'éternité  
 s'érodant planète rongée d'un pôle à l'autre  
 entre le soleil et nous l'équatoriale césure  
     franchie par les champs  
         les cordillères  
         les typhons sur la mer  
 depuis le ciel ouvert le pointillé de la crête  
     à ce point-ci du jour et de l'année jusque  
     dans l'abîme nocturne où s'immobiliserait  
     l'astre sans doute s'il allait cesser de  
     chavirer  
 cœur éteint lave poreuse aux flancs des cratères  
 forêts emportées peuples détruits  
 la cendre la cendre toujours

puis les veines commencent à bruire  
 ruisselets sous la peau  
 dans les creux tendres du joli corps mouillé  
 ce matin

ardoise déchirée où je m'inscris  
maya  
quel est mon nom  
à dresser dans la pierre entre les fleurs vives  
et les terres séchées  
tête borgne  
avec un seul œil désabusé sur l'empire

grande moue blanche  
lèvre amère aux bandelettes poreuses

une lame d'acier vertical  
à l'écart  
une lame d'obsidienne  
la nuit mangée déjà par la peau  
par le satiné matin rosissant  
se rogne

tôt ou tard m'atteindra la gueule  
le discours assassin

un peu d'air s'il vous plaît  
mon dernier souffle

lune oiseau poisson  
caraïbes passé l'hiver passé le fiel  
fille corail palmier  
tout le miel une seule abeille

---

bouche pour aspirer le ciel  
bouche pour crier peu à peu  
bouche pour bouche

bouche dans la pierre rousse  
bouche parée de dentelles  
bouche sous regard doux  
bouche au collier de jade  
bouche à l'oreille tendue

bouche petit puits où palpite l'eau douce  
bouche tendre abîme où je m'abîme  
bouche solaire bouche de nuit  
bouche pour effarer les ombres  
bouche en larmes  
bouche au beau rire  
bouche où je m'assoiffe  
bouche où je pérís corps et biens  
bouche

L'ŒUF

Que tient la main (ce qu'on aperçoit de profil  
entre l'index et le pouce) ?

rose  
aux veines fragiles  
— sédiments sans doute et très secrets bien que par  
les apparences trahis —  
parallèlement posés à la surface polie de la forme  
ainsi prisonnière (mais avec tendresse tenue  
sans passion hormis l'insistance qu'il faut  
pour ne point laisser tomber la proie  
l'animale  
sinon pour l'émoi de part et d'autre  
que provoquerait le geste  
s'il advenait que)

or  
immobile est le destin

œuf que du marbre tira l'activité de l'artisan  
ainsi que d'une poule  
l'œuvre